

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 69 (1979)

Rubrik: L'assemblée générale de la Société suisse des traditions populaires 26 et 27 mai 1979 à Porrentruy et à Delémont

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'assemblée générale

de la Société suisse des traditions populaires
26 et 27 mai 1979 à Porrentruy et à Delémont

Par un temps quelque peu maussade, les membres de notre société se sont rencontrés dans la petite ville de Porrentruy. Pendant que le comité élargi s'est réuni pour l'unique séance annuelle, les autres participants ont pris part à une visite commentée de la ville. Tout le monde était étonné de trouver tant de bâtiments et de palais intéressants, témoins d'un passé glorieux de cette métropole de l'Ajoie qui à première vue donne l'impression d'une bourgade calme, voire un peu endormie. Sommes-nous dupes d'une impression fausse? Au cours de la visite, on nous a fait comprendre que Porrentruy aspire à devenir le centre spirituel et culturel du nouveau canton. Nous souhaitons à la petite ville, qui est le siège des écoles supérieures du canton et qui loge dans l'hôtel de Gléresse les riches archives de l'ancien évêché de Bâle, trésor inestimable, que cette espérance puisse se réaliser et lui donner une vie nouvelle et une importance méritée dans le nouveau canton du Jura.

La séance du comité élargi a passé en revue le travail de l'année 1978 et a discuté quelques projets nouveaux dans le secteur des publications. On ressent le besoin de créer une nouvelle collection de travaux réunissant avant tout des thèses du domaine de l'ethnologie européenne. Le projet n'est pas encore mûr et il faudra examiner le problème de plus près, mais le comité connaît maintenant les opinions du comité élargi. Ensuite on a décidé de prévoir comme région de l'assemblée de l'année 1980 la vallée de Poschiavo. Après nous être réunis tout au nord de notre pays, pour ainsi dire sur la frontière franco-suisse, nous nous rendrons à l'autre extrémité, dans le sud, à proximité de la frontière italienne. Ce sera une fois encore une manifestation coûteuse pour nos membres, mais, le sachant d'avance, ils auront peut-être la possibilité de combiner assemblée et projets de vacances. La rencontre aura lieu fin septembre ou début octobre.

A 16 heures, toute la société et un grand nombre d'intéressés du Jura se sont retrouvés dans l'ancienne église des Jésuites pour écouter deux conférences, toutes deux centrées sur le canton du Jura.

M. E. Schüle, professeur à l'université de Neuchâtel, a démontré que les recherches sur les traditions populaires dans le nouveau canton ne partiront pas du point zéro, mais que la Société des traditions populaires a fourni déjà un travail important qui aidera les futures entreprises dans ce domaine. Ainsi l'Atlas de folklore suisse donne une vue d'ensemble sur toute cette région qui permettra de poursuivre et d'approfondir ces recherches. Le Glossaire des patois de la Suisse romande aidera toutes les tentatives dans la science de la langue et des patois du canton du Jura. L'étude de la maison rurale également trouvera un appui dans les travaux du même genre qui sont en cours dans toute la Suisse et notre société pourra contribuer à de telles recherches par ses expériences et ses collections réunies à Bâle.

M. Schüle a défini également les objets de recherche de notre Société. Nous nous intéressons moins à ce que croient et ce que font Jean et Henri. Nous aimerions savoir ce qu'*on* croit, ce qu'*on* fait à telle occasion, comment *on* construit les maisons. C'est surtout la vie collective, les tendances des groupes d'âge ou les idées de la population qui nous

semblent importantes. Comme l'a dit le rédacteur du «Pays»: «Il n'y a pas que Gilberte de Courgenay» qui nous intéresse, mais plutôt toute la vie, toutes les classes de la société, leurs peines et leurs joies.

La seconde conférence, celle de M. J.-M. Möckli, secrétaire général de l'Université populaire jurassienne, nous a placés dans la situation du nouveau canton. Nous avons le cas unique en Suisse que la population d'un canton se voit dans l'obligation de se créer une identité culturelle. L'auteur voit bien la nécessité et l'utilité des recherches ethnologiques, mais il y voit l'homme tourné plutôt vers son passé, un peuple qui regarde en arrière et y trouve des résultats atteints par ses efforts, peut-être ses échecs aussi. Pour M. Möckli, il y a surtout le regard en avant qui est important à ce moment pour le peuple jurassien obligé d'élaborer sa culture et de se former son image. Or il n'est pas possible d'emprunter ailleurs sa culture ou de l'imposer à un peuple depuis en haut. Il faut qu'elle se crée de la substance du peuple, qu'elle soit basée sur les données. Ici les recherches de notre société pourront être d'un certain secours, quand il s'agit d'établir pour ainsi dire l'inventaire culturel d'un peuple. M. Möckli voit le grand effort nécessaire pour le peuple jurassien, mais il se réjouit aussi de voir comment la jeune génération se met à l'ouvrage. Il cite en exemple le petit village de Fontenais: On y a ouvert une exposition de photographies de tout genre. L'habitant du village s'est vu dans ces photos et s'y est reconnu. On a créé aussi un journal «Information» qui se met entièrement au service de ce mouvement. Que ce soient des institutions de la vie matérielle (cours de cuisine où l'on propose et recommande des mets jurassiens) ou des tendances artistiques (représentations théâtrales et chœurs populaires où l'on cultive et exécute des œuvres et des chansons d'origine jurassienne), on sent partout que la volonté de maîtriser le grand problème de l'identification se manifeste. Des échecs seront inévitables. Les forces de nivellement et les tendances à internationaliser représentées par les clubs sportifs, par le journalisme et même par l'Eglise sont très puissantes et il sera difficile aux habitants des villages de se tenir hors de ce mouvement général et de reconnaître sa propre identité, de vouloir être soi-même. Dans les phrases de notre conférencier ont vibré sa foi en la force et le génie de son peuple et la joie de voir partout germer le grain qui repose au fond de ce peuple. Il faudra conserver les anciens monuments et restaurer les bâtiments hérités d'une génération passée, sans oublier pourtant l'avenir. Que ce grand trésor que représente la tradition, serve à développer et à créer la nouvelle identité culturelle de ce canton, que cette démocratie culturelle aide chacun à se reconnaître et lui donne le droit d'être soi-même, voilà le grand souhait de M. Möckli. Toute l'assistance à la conférence sera d'accord avec lui et espère que les débuts si prometteurs du mouvement aboutiront à une réalisation.

A 18 heures toute la grande assemblée était invitée par les autorités de la ville à un apéritif à l'Hôtel de ville où de part et d'autre ont été échangées des allocutions de bienvenue et de félicitations. Le soir nous a vus réunis dans la grande salle du

restaurant de l'Inter où on nous a servi un excellent dîner. A cette occasion d'anciens amis qui ne s'étaient plus vus depuis longtemps se sont retrouvés et on a pu faire de nouvelles connaissances. Au cours de la soirée, la conversation très vive à toutes les tables a été interrompue par des allocutions des autorités, par des adresses de félicitation et de souhaits de bienvenue. Un chœur folklorique nous a présenté tout un programme de chansons et a fait preuve d'une maîtrise de chant et d'une éducation musicale remarquables. Enfin la fanfare d'Alle a réjoui l'assemblée de mélodies, de marches et de danses.

Dimanche matin, les participants se sont retrouvés dans la salle de l'Inter pour l'assemblée générale. Elle a été introduite par la récitation de quelques poésies par M. Paul-André Cuttat. Ensuite les membres de la société ont approuvé à l'unanimité le rapport de la présidente et les comptes. Continuant une habitude prise déjà l'année passée, les préposés à certains secteurs de travail de notre société ont présenté brièvement leur charge: M. Escher a parlé de l'institut et surtout de sa bibliothèque spécialisée; Mlle Liebl nous a présenté une œuvre capitale de la société: L'Atlas de folklore suisse qui touche bientôt à sa fin par la publication des derniers fascicules. Enfin Mme Hofstetter, la secrétaire de la société et «bonne à tout faire» fort estimée, nous a permis un regard sur sa table de travail où s'accumulent des lettres de provenances multiples qui demandent des réponses. Tous ceux qui risquent de se perdre dans cette administration assez compliquée trouveront auprès de Mme Hofstetter la solution de leurs problèmes.

Les débats terminés, les participants sont partis par groupes d'intérêt, qui pour étudier la vie d'un village ajoulot, qui à la découverte de maisons rurales jurassiennes; d'autres se sont penchés sur les problèmes d'un village industriel ou ont visité Saint-Ursanne, petite ville déclarée monument national. W. E.

Groupe I: Un village de l'Ajoie: Damphreux

A 8 km au nord de Porrentruy: Damphreux. Là, prêts à répondre à nos questions, M. Brahier, secrétaire communal et instituteur à Damphreux, et M. Voillat, agriculteur. C'est dans la salle communale que nos deux interlocuteurs ont bien voulu nous parler de leur village dans un débat conduit par M. E. Schüle. Ainsi, nous avons pu apprendre que le nom de Damphreux dérivait de celui de Saint Ferreol – en latin DOM(INUS) FERREOLUS – patron de l'église catholique du village et martyr au 3^e siècle de notre ère.

La commune de Damphreux se trouve entre la Franche-Comté et l'Alsace. Sa superficie se monte à quelque 550 ha., dont 400 ha. de prés et de champs, et 130 ha. de forêts communales et privées, forêts de chênes et de hêtres essentiellement. La population, qui s'élevait il y a 15 ans à 230 habitants, est tombée aujourd'hui à 170. Un tiers de celle-ci vit de l'agriculture et un cinquième se compose d'ouvriers travaillant dans les industries de la région, à Porrentruy, Boncourt ou Courgenay, car Damphreux même n'en comporte pas.

Dans le village, quelques petits commerces: une boulangerie, une petite épicerie, mais de plus en plus les achats se font dans les grandes surfaces de Porrentruy. La proximité de Porrentruy se fait fortement sentir à Damphreux, bien que ce ne soit pas, pour les habitants de Damphreux, «une ville, mais un grand village, avec quelques blocs...»: l'on se rend à Porrentruy pour aller au marché, chez le dentiste, etc.

Avec la commune de Lugnez, dont le territoire jouxte celui de Damphreux au nord, les relations sont toutes différentes, et pas toujours de bon voisinage, au point que toute fusion est actuellement exclue; si bien qu'il y a dans chaque commune un corps de pompiers indépendant, mais dont les hommes unissent leurs efforts en cas de sinistre.

Par contre, avec la France voisine, «la frontière n'existe pas», que ce soit pour aller manger un jour de congé, pour le travail, ou dans les relations avec les ouvriers agricoles qui, dans le temps, venaient parfois de France. Les jeunes vont en France aussi pour danser, à Mulhouse, Belfort, ou pour «aller aux filles». Mais les garçons de Damphreux ne vont pas seulement aux filles en France, et si autrefois ils se limitaient aux villages avoisinants – Lugnez, Cœuve – aujourd'hui, avec l'amélioration des moyens de transport, la zone s'est élargie et on va «partout où il se passe quelque chose».

Village à vocation essentiellement agricole, Damphreux vendait ses produits, dans le premier tiers de ce siècle, sur les marchés des environs, et en particulier à Porrentruy pour le beurre, le lait et les œufs. De même pour les pommes de terre qui, plantées pour la première fois dans la région à Damphreux vers 1700, ont pratiquement disparu des cultures de la commune. Aujourd'hui, les produits agricoles de la région sont centralisés par des marchands de foin circulant dans les villages et par une organisation de regroupement des céréales à Alle, et par une vente mensuelle du bétail de boucherie. Dans le village même, l'école, composée de deux classes, groupe quelque 20 enfants dans les 9 niveaux de l'école primaire. Pour la formation ultérieure, les élèves doivent se rendre à Porrentruy, à l'école secondaire ou au lycée. Vu le petit nombre des élèves de l'école primaire, un regroupement avec les communes voisines devra être envisagé.

En cas de maladie, les habitants de Damphreux vont le plus volontiers chez le médecin de Bonfol, car il est le plus disponible, les médecins de Porrentruy ne recevant que sur rendez-vous, «et encore...!». Parfois, ce sont aussi des médecins venant de France qui font leur tournée dans les villages de la région, et qui ont leurs clients habituels à Damphreux. Aujourd'hui que les caisses-maladie existent, il n'y a plus de grands problèmes financiers, mais autrefois, afin d'éviter les frais d'un médecin, l'on consultait un guérisseur, quelqu'un qui «faisait le secret». Il faut noter que le même guérisseur traitait aussi bien le bétail que les habitants.

La plus importante manifestation de Damphreux était anciennement la célébration de la Saint-Martin, patron de la paroisse voisine, Courtedoux. Le jour de la Saint-Martin était une date importante de l'année: marquant la fin des travaux agricoles, elle signifiait aussi la fin ou le début des baux, l'échéance des dettes, le jour des paiements. Cette fête était célébrée en famille uniquement et non pas dans le village. L'essentiel en était le repas qui groupait autour de la grande table tous les hommes de la famille et les invités, alors que les femmes s'affairaient à la cuisine. On n'y

mangeait «que du cochon, tout le cochon...», du porc sous toutes ses formes, avec du vin rouge, et pour dessert le *tonetché*: gâteau à la crème non sucré, suivi du café, «arrosé» comme il se doit d'eau de vie de cerise, prune ou prunelle, distillée chez soi.

Mis à part les «Menus de la Saint-Martin» offerts par les restaurants de la région, qui sont extrêmement appréciés, la coutume de la Saint-Martin s'est aujourd'hui presque totalement perdue, la signification même du jour de cette fête ayant disparu. Pourtant, il y a quarante ans, la Saint-Martin dépassait en importance les fêtes de Pâques et de Noël même, ou de Saint-Nicolas.

La Saint-Nicolas était néanmoins une fête importante, car c'était à cette date que les enfants recevaient les cadeaux de Noël: un gâteau à la crème, un bout de chocolat, et de leur parrain ou marraine, une petite pièce de monnaie (!). A Noël, l'arbre décoré de bougies est de tradition ancienne à Dampfreux, et aujourd'hui, comme partout, c'est à cette date que le Petit Jésus apporte les cadeaux.

A Pâques, pour les enfants, c'était la cloche, de retour de Rome, qui venait pondre les œufs teints dans le nid préparé à son intention par les petits. Aujourd'hui, c'est le lièvre qui dépose les œufs dans le nid.

Durant le repas qui a suivi le débat, MM. Brahier et Voillat ont encore répondu à toutes les questions individuelles que nous avons pu leur poser sur la politique du village où «rouges et noirs s'affrontent», sur les élections parfois mouvementées, sur les fêtes, sur l'agriculture...

Après le café, les quelques mots de salutation du maire de Dampfreux, les remerciements à MM. Brahier et Voillat, retour sur Porrentruy et Delémont.

Bernard Schüle

Groupe II: A la découverte des maisons rurales dans les Franches-Montagnes

Sous la direction de Mme Micheline Centlivres, le groupe II s'est rendu à Saignelégier où M. Maxime Jeanbourquin, grand connaisseur de la maison du haut Jura s'est joint à nous pour nous guider pendant la promenade aux environs de Saignelégier. Comme il commençait à pleuvoir, M. Jeanbourquin a proposé de nous montrer une riche collection de dias qui aurait pu nous renseigner également sur la maison jurassienne, mais le groupe a préféré la promenade malgré la pluie et le froid et je crois que personne n'a regretté cette décision.

La première station de notre excursion: La Chaux-de-Breuleux. C'est là que nous avons pu constater que la maison du haut Jura n'est pas si uniforme qu'on le croit souvent. Il y a trois formes de toit. En général le toit est à deux pans parallèles, soit la forme qu'on reconnaît comme type principal. Mais bien souvent on découvre des toits à trois pans. Ce type montre du côté de la pluie un pan qui fait angle aux deux autres parallèles. Ce troisième pan descend souvent très bas. Notre guide nous explique cette particularité: les vents et les bourrasques de neige étant très forts et violents, il faut protéger la maison contre ces influences atmosphé-

riques. Le pan tourné vers ces vents et descendant presque jusqu'au sol reçoit ces tourbillons et les fait glisser par-dessus le toit. Le toit sert donc toujours à protéger la maison. À côté de cette maison au toit à 3 pans, il y a aussi un type qui est couvert d'un toit à quatre pans. On ne peut pas dire qu'un type soit antérieur aux autres, puisque nous avons pu constater que les trois types sont représentés à la Chaux par des constructions datant du 16^e et 17^e siècle. Il y a un critère qui peut mieux nous renseigner sur l'âge de la maison. Quand nous constatons que les fenêtres sont à peine détachées du sol et que la maison n'a pas d'étage habité, nous pouvons être sûrs qu'il s'agit d'une maison ancienne du 15^e ou du 16^e siècle.

Autre constatation à l'extérieur de la maison: Nous voyons souvent toute une rangée de fenêtres assez grandes qui contrastent avec les autres fenêtres du bâtiment. C'est une transformation survenue au cours du siècle passé où l'horlogerie s'est répandue dans toute la région. Les paysans du Jura travaillaient à domicile, pendant la saison morte et les jours où le mauvais temps empêchait tout travail de campagne. Pour avoir plus de lumière sur le banc de travail, on perçait ces grandes fenêtres dans le mur du petit atelier aménagé au premier étage.

Nous avons eu la possibilité d'entrer dans une de ces anciennes maisons qui n'a presque pas été retouchée. Du côté du pignon qui est tourné vers le sud on entre dans la cuisine. C'était une cuisine voûtée, toute noire, sans cheminée proprement dite. La fumée sort par un trou dans la voûte et se perd alors dans les combles de la maison, où elle aide à sécher complètement les récoltes de blé et les réserves de foin qu'il faut rentrer souvent par un temps pluvieux. Dans cette cuisine nous voyons un foyer où l'on préparait les repas, mais il y a encore d'autres bouches à feu, car tous les fourneaux se chauffent à partir de la cuisine. Dans notre cas spécial il y avait même un four à pain qui se chargeait également à partir de la cuisine. On peut s'imaginer la fumée qui s'accumulait sous la voûte et qui conservait les saucisses et les jambons qu'on suspendait sous cette voûte. Cette cuisine n'avait qu'une seule fenêtre à côté de la porte. C'est là que se trouve aussi l'évier avec une conduite pour l'eau sale qui aboutit à l'extérieur directement devant la fenêtre.

De la cuisine nous avons pénétré dans un corridor qui sépare la partie maison de la partie rurale. Il se nomme *devant buis* et s'ouvre sur une porte latérale de la maison. Ce corridor sert d'entrée au logement et à l'étable. Cette séparation de la maison proprement dite et de la partie servant à l'économie rurale est typique de la maison jurassienne et se rencontre partout.

Nous avons continué notre promenade par les Breuleux, village fortement marqué par l'horlogerie, pour monter au Peuchapatte, petit hameau à 1100 m d'altitude. En route nous avons pu observer une formation caractéristique des villages jurassiens. Les maisons rangées en une ligne, le long d'une route, les pignons tous tournés vers le sud. Devant la maison, il y a toujours un petit jardin potager. À gauche et à droite de la

maison s'étendent les champs, les prés et les pâturages. Toutes ces maisons se trouvent ainsi au milieu des champs que les propriétaires cultivent; ce sont donc des domaines bien arrondis où le paysan ne perd pas son temps en allant d'un champ à l'autre.

Au Peuchapatte, nous avons encore vu une demi-douzaine de maisons très intéressantes. Elles datent du 16^e et du 17^e siècles. Les plus anciennes sont reconnaissables également aux fenêtres très basses presque au niveau du sol. Partout on voit aussi les traces des chenaux qui, autrefois, conduisaient toute l'eau qui tombe sur le toit très large dans une citerne aménagée dans le sol. Jusqu'à notre siècle c'était le seul ravitaillement en eau dans toute cette région qui ne connaît point de sources ni de cours d'eau.

Les maisons ont, à côté de l'entrée normale pour les personnes et le bétail, une grande porte cochère voûtée par où entraient les chars chargés de fourrage. Dans toutes les maisons jurassiennes, les vastes combles sous les toits immenses servent de fenil où l'on stocke les quantités de foin et de paille pour hiverner le troupeau de vaches.

C'est au Peuchapatte que nous avons découvert de jolis cadres de fenêtres à la décoration gothique qui quelquefois ont été détruits pour agrandir les ouvertures et éclairer le local de l'horloger. Les besoins ne font point halte devant le sentiment artistique!

Notre dernière station était le village de Muriaux qui a conservé également quelques vieilles maisons du 16^e et du 17^e siècles. C'est ici que nous avons observé un détail que, selon les explications de notre guide, nous aurions pu trouver ailleurs aussi. Au-dessus de la porte d'entrée il y a une petite fenêtre qui laisse pénétrer un peu de lumière dans le corridor qui traverse le bâtiment dans toute sa longueur.

Heureux de nos découvertes et impressionnés par tant de détails observés grâce à l'excellent guide que fut M. Jeanbourquin, nous sommes rentrés à Saignelégier où nous attendait un délicieux déjeuner campagnard. Malheureusement le temps n'a pas suffi pour poser d'autres questions à notre guide expert en la matière et nous avons pris congé de lui et des Franches-Montagnes pour arriver à temps à la capitale du nouveau canton, Delémont. W. E.

Groupe III: A la découverte des maisons rurales dans les Franches-Montagnes

Le temps maussade et brumeux de cette matinée de mai nous a forcés à traverser rapidement quelques villages jurassiens avant de nous arrêter aux Genevez, lieu où se trouve le futur Musée rural jurassien.

En effet, partis de Porrentruy nous avons quitté l'Ajoie par un de ses villages typiques qu'est Cornol. Nous pouvions y admirer la toiture très inclinée des fermes et des avant-toits très larges tels que l'on ne les trouve pas dans les Franches-Montagnes. Monsieur Gilbert Lovis nous a signalé que ce village abrite l'un des dernier sabotiers de la région, vieil artisan de plus de 80 ans dont la production n'est malheureusement plus guère achetée que par les touristes. Nous avons donc laissé une zone

de culture située entre 430 et 450 mètres d'altitude pour entrer dans le territoire de l'élevage par excellence, les Franches-Montagnes, en passant par le col des Rangiers.

Nous nous sommes arrêtés sur la route de Saignelégier pour admirer de loin le village de Saulcy, séparé de nous par la gorge dite du Tabeillon. Saulcy est un village datant au moins de 1327, date de sa première attestation, mais est probablement plus ancien. On y a retrouvé plusieurs vestiges d'une activité sidérurgique. Nous nous permettons de renvoyer les amateurs à l'ouvrage de Monsieur Lovis. Ils pourront y trouver diverses explications, notamment sur les défrichements successifs que subirent les forêts avoisinant le village.

Une courte halte nous a permis d'observer le hameau de la Bosse, qui, comme son nom ne l'indique pas, se situe dans une légère dépression, «un creux». Sa partie est date des environs de 1650-1680, sa partie ouest, plus jeune, date du 18^e siècle. La Bosse est un des villages jurassiens les mieux conservés. Nous avons pu y remarquer la répartition de l'emploi du sol: à l'est, les champs, à l'ouest, les pâturages. Monsieur Lovis ne pouvait pas nous affirmer que l'on y pratique l'assolement triennal. D'autre part, nous avons compris que, pour supporter le climat très dur de cette région, les habitants construisaient des maisons aux murs bas et dont les toits vont presque jusqu'à terre.

Notre passage par Saignelégier s'est borné à une vision rapide d'un village qui n'est plus guère traditionnel.

Avant d'arriver aux Genevez nous avons désiré entamer une discussion sur les problèmes économiques des Franches-Montagnes, mais le temps manquait pour faire plus qu'un constat général; l'élevage du cheval est en baisse, l'industrie horlogère bat de l'aile dans cette région de petits ateliers, l'artisanat ne peut être que local et le tourisme, malgré plusieurs tentatives, ne «prend» pas, c'est-à-dire que ses revenus sont faibles et que l'on n'arrive pas encore à organiser un tourisme de masse qui seul pourrait amener de l'argent, et cela à condition qu'il soit géré par les habitants des Franches-Montagnes eux-mêmes.

Le musée rural jurassien

La clé de notre excursion était évidemment le futur Musée rural jurassien. Nous n'en ferons pas ici une présentation complète, car Monsieur G. Lovis lui a consacré diverses publications très complètes, nous nous bornerons à en tracer les grandes lignes.

Le futur Musée rural jurassien se trouve dans «le haut du village» des Genevez. Il doit son existence à un généreux donateur, M. Pierre Voirol, qui a donné une partie d'un bâtiment aux Amis du Musée jurassien des Genevez en créant, avec l'aide de Monsieur G. Lovis, la Fondation Pierre Voirol pour le Musée rural jurassien.

Ce bâtiment date du 16^e siècle et a subi de nombreux agrandissements depuis lors. Aujourd'hui, cette maison est composée de deux exploitations agricoles anciennes avec chacune un logement et trois appartements

plus récents. Le futur Musée est une des deux exploitations. Cette ferme au toit de bardeaux appartenait vraisemblablement à des paysans assez riches qui dépendaient de l'Abbaye de Bellelay.

Nous sommes entrés dans la ferme par une magnifique cuisine voûtée avec «rondelats» puis avons fait «le tour du propriétaire» en passant à côté d'un four à pain partiellement démoli, en s'enfilant par deux caves à plafond de bois jusque dans une cave voûtée. Derrière la cuisine se trouvent une étable et un bûcher. Nous avons accédé à l'étage par une cage d'escalier en pierre de taille aménagée dans un mur de trois mètres d'épaisseur. Là nous avons trouvé deux chambres et une «chambre forte» ou séchoir à viande selon les hypothèses. Et, pour terminer, la grange aux poutres noircies par la suie et à la couverture de bardeaux.

Actuellement le toit de bardeaux a été restauré et l'intérieur de la ferme est en chantier. D'autre part, on procède au rassemblement de collections d'objets qui pourraient venir donner vie à ce témoin du passé.

Nous avons eu la chance de pouvoir visiter la ferme sous la conduite de M. Léon Voirol, célibataire de 73 ans, qui vit dans des conditions similaires à celles que l'on pourra s'imaginer en visitant le futur Musée. Contrairement à la première cuisine, la sienne n'a plus de «rondelats» mais a été fermée vers le haut. Elle a donc un conduit de fumée et une petite «cloche». Selon Monsieur Voirol, cette «cloche» servait à capter les odeurs de la lessive que l'on faisait deux fois par année et qui durait deux à trois jours. On imagine aisément que l'odeur du linge cuit n'était pas bonne pour la viande qui séchait, pendue à la voûte de la cuisine.

C'est à regret que nous avons quitté ces témoins de notre histoire et de notre culture pour nous diriger vers Saulcy où un repas nous attendait¹.

Eric Berthoud

Groupe IV: Une localité industrielle: Boncourt

M. Arnold Niederer, professeur d'ethnologie à Zurich, a conduit son groupe à Boncourt, commune de 1600 habitants, située proche de la frontière française, non loin de Delle, ville française de quelque 10000 habitants. La pluie s'étant mise à tomber, le groupe a eu la chance de se réunir dans une salle et d'assister au dialogue entre M. Niederer et M. François Rossé, instituteur et maire de la commune de Boncourt. Le choix de l'informateur n'aurait pas pu être plus heureux. M. Rossé a présenté tout d'abord sa commune, une commune industrialisée depuis longtemps et se distinguant par là de celles des environs restées essentiellement agricoles. En 1815, la maison Burrus, une fabrique de

¹ Nous nous permettons de signaler les ouvrages suivants qui seront utiles à tous ceux qui voudraient en savoir plus sur les endroits visités:

LOVIS, GILBERT: Saulcy. Histoire d'une communauté rurale jurassienne. Société jurassienne d'émulation. 1973. LOVIS, GILBERT: La Ferme du Musée rural jurassien. (Les Genevez). Repères historiques et architecturaux. Essai. ASPRUJ. 1977. LOVIS, GILBERT: Que deviennent les anciennes fermes du Jura? Contribution à l'étude de l'architecture rurale jurassienne. Société jurassienne d'émulation. Porrentruy. 1978.

tabac et de cigarettes, s'était établie à Boncourt et avait absorbé de plus en plus la population paysanne. Aujourd'hui, il y a 550 employés et ouvriers, tous résidant à Boncourt, qui gagnent leur vie dans cette entreprise. Un petit groupe de 12 agriculteurs demeure fidèles au sol. Cette entreprise, qui est toujours restée entre les mains de la famille Burrus et qui a été transformée en société anonyme seulement ces dernières années, a évolué beaucoup au cours des années. Au début, on confectionnait les cigarettes à la main et on engageait une main-d'œuvre assez nombreuse. Peu à peu, la fabrication a été mécanisée et ces machines travaillent de plus en plus automatiquement et ne demandent plus qu'une surveillance (4000 cigarettes à la minute!). Cette évolution a amené une diminution du nombre des ouvriers et ceux qui quittent l'entreprise ne sont plus remplacés. En revanche, on a besoin d'un personnel technique qu'on recrute hors de la commune, même hors du Jura, parce que la formation de ces techniciens n'était pas possible au pays même. Les jeunes se voient donc obligés de quitter le village pour trouver du travail ailleurs.

La famille Burrus et sa fabrique de tabac ont donc exercé une influence capitale sur le développement de Boncourt. Cela se manifeste même par le fait qu'un membre de la famille a assumé la présidence de la commune pendant 25 ans, jusqu'en 1968. Avant et après ce changement intervenu dans la présidence, la population s'est partagée en deux mouvements politiques, à savoir les partis traditionnels de l'Ajoie: les rouges (libéraux) et les noirs (conservateurs). Le syndicat ouvrier et les socialistes n'exercent que peu d'influence.

Le grand souci de la commune est l'avenir économique qui se base uniquement sur l'usine de tabac. – Les paysans jouent un rôle négligeable et l'artisanat dépend indirectement de la prospérité de la maison Burrus. – On a encouragé donc une seconde maison à s'établir à Boncourt pour parvenir à une certaine diversification. C'est une usine d'horlogerie qui marche assez bien, mais qui, à cause de la récession, n'arrive pas à se développer.

Après cet exposé de la vie politique, économique et financière de la commune, M. Niederer s'est informé de la vie spirituelle et culturelle de Boncourt. La plupart des habitants sont catholiques, mais il n'y a point d'antagonisme entre eux et les protestants. Si un groupe organise une fête, une vente ou toute autre manifestation, on invite toujours l'autre confession. Le manque de prêtres a amené une certaine démocratisation de la vie religieuse. Le prêtre étant surchargé d'obligations, les laïques se sont mis au service de l'Eglise pour les préparatifs des baptêmes, pour l'instruction religieuse et pour les mariages, ce qui a stimulé la vie religieuse de la population. Les pèlerinages existent toujours: surtout à Loreto près de Porrentruy il y a grande affluence le 15 août; la participation est moindre pour les pèlerinages à Vorbourg (Delémont) et à Einsiedeln.

On jouait des pièces de théâtre à Boncourt, surtout des pièces en patois. Les gens des environs et même du voisinage français, qui parlent le même

patois, remplissaient la salle. Mais le patois se perd vite, on ne le parle plus guère et ce ne sont plus que les personnes âgées qui le comprennent. Si bien que les représentations théâtrales ont cessé depuis plusieurs années. C'est le club de football qui joue un rôle important, plus important que la société de gymnastique et la fanfare. La commune favorise ces mouvements sportifs par l'entretien d'un terrain de sport dans une forêt voisine.

La télévision joue un rôle très important. A Boncourt, on regarde surtout les programmes de la France et les dernières nouvelles de la Suisse. Quand on organise une réunion politique ou sociale, il faut avoir égard au programme de la TV, sinon (par exemple au moment de la transmission d'un match de football) les gens ne viennent pas.

Les tentatives de l'université populaire de s'y établir n'ont pas été heureuses sur toute la ligne; les cours de langues et de littérature n'étaient pas fréquentés à la satisfaction des organisateurs. Le succès était plus grand avec des cours pratiques: vannerie, peinture, travaux de bois, etc.

Pour donner à nos lecteurs une impression directe de cette causerie, je transcris textuellement une partie de la bande magnétique:

Niederer: Le mouvement de la population, est-ce que c'est une population stable ou est-ce qu'il y a un brassage actuellement ou depuis quelques années?

Rossé: La population est pratiquement très stable chez nous. La maison Burrus est réputée pour offrir des conditions de travail et des salaires qui sont un peu au-dessus de la moyenne de la région. Et finalement l'ouvrier et le cadre qui entrent chez Burrus ne quittent plus la maison Burrus. C'est pour cela qu'on a une population très stable, il y a très peu de brassage de population. Nous rencontrons même au point de vue du développement économique une difficulté, c'est que la maison Burrus ne réussit plus à engager tous les jeunes sur le marché de l'emploi. Nous avons pas mal d'étudiants, donc pas mal d'universitaires, et tous ces gens-là qui cherchent un emploi sont pratiquement obligés de s'expatrier. Donc chaque année nous avons une moyenne de naissance de l'ordre de 30. La population est donc très stable, ce qui signifie que les gens qui quittent sont remplacés, mais il n'y a pas de nouveaux emplois à disposition. Donc à côté de la maison Burrus, nous avons tout juste une petite entreprise qui s'occupe de la fabrication d'éléments d'horlogerie, de pièces détachées, qui occupent actuellement une trentaine de personnes. Donc c'est monsieur Burkard qui a l'entreprise. Il avait envisagé de construire à Boncourt pour des questions de main-d'œuvre à cause de la frontière, mais la récession économique étant arrivée, il est clair qu'il s'est dit on ne va pas investir dans une usine un million ou deux millions, alors qu'on sait déjà qu'on va rencontrer des difficultés. C'est qu'on peut dire encore de M. Burrus que c'est une entreprise familiale, la seule entreprise de Suisse qui a encore ce caractère-là. L'entreprise Burrus est une des plus importante dans le domaine du tabac avec les Fabriques de Tabac Réunies à Neuchâtel (donc Brunette). Mais Brunette est alimentée par des capitaux étrangers, alors que les patrons de Burrus résident à Boncourt; ils y habitent.

W. E.

Groupe V: Une petite ville moyenâgeuse: Saint-Ursanne

Le groupe, sous la conduite de M. Paul Hugger, se déplaça à Saint-Ursanne afin de visiter cette petite cité moyenâgeuse. M. Migy, officier d'état civil dans cette localité, commença par faire un bref historique de la ville. Il nous rappela d'abord l'origine du nom de Saint-Ursanne. C'est un moine irlandais qui donna son nom à la ville. Celui-ci devait s'appeler

Ursicinus ou Urcinus et était disciple de saint Colomban et de saint Gall. Ces moines irlandais, après avoir traversé la Gaule, fondèrent le célèbre couvent de Luxeuil vers 585. Puis ils errèrent sur les bords du Rhin et en Helvétie orientale avant de se séparer. Saint Ursanne, après avoir été à Tuggen, Bregenz et sur les rives du lac de Bienne où on retrouve des traces de son passage, se retira au bord du Doubs où il mourut vers 620.

Vers 635, saint Wandrille retrouva les reliques de saint Ursanne et construisit un établissement religieux. M. Migy nous rappela que saint Wandrille se retira dès l'année 636 à Romainmôtier, mais que la communauté qu'il avait fondée subsista et se développa jusqu'en 1077. Elle se transforma entre 1095 et 1119 en un chapitre de moines réguliers. En 1139, la ville de Saint-Ursanne, constituée autour du monastère, fut acquise par l'évêque de Bâle et dès lors partagea durant 6 siècles le sort de l'évêché de Bâle.

En déambulant dans les rues de Saint-Ursanne ...

Après ce bref historique, M. Migy nous présenta le plan de la ville. Celui-ci n'a guère été modifié par les siècles. Aujourd'hui encore la petite cité moyenâgeuse compte neuf rues étroites bordées de maisons serrées les unes contre les autres. Trois portes donnent accès à la ville, à savoir la porte Saint-Paul à l'est, la porte Saint-Pierre à l'ouest et la porte Saint-Jean au sud. Cette dernière date de la fin du 17^e siècle et ouvre sur le fameux pont voûté en pierres construit de 1728 à 1729. Ce travail a coûté en 1729, 1050 livres bâloises plus 15 livres de frais d'écriture au secrétaire du prince-évêque de Bâle. Sur ce pont, nous pouvons admirer la statue de saint Jean Népomucène, protecteur des ponts et archevêque de Prague. Cette statue fut offerte à la ville en 1731 par Jean Münch de Münchenstein, de Bâle. Il faut signaler que la statue que nous avons vue ici n'est pas l'original qui, lui, se trouve dans le cloître de la Collégiale, mais une copie exécutée par le sculpteur jurassien Laurent Boillat.

En poursuivant notre promenade, une maison attira toute notre attention, c'est l'Hôtel de Ville, face à la Collégiale. Celui-ci est une ancienne halle datant de 1492 et ayant appartenu à l'abbaye de Bellelay. Notre guide nous expliqua que c'était ici que se tenait le marché au poisson. Le rez-de-chaussée était composé de trois chambres voûtées. L'une était utilisée par la commune pour ranger les outils, une autre pour le corbillard. La troisième enfin servait à donner la *passade*. Mais qu'est-ce que la *passade* ? A cette question, M. Migy répondit que les *passades* étaient des haltes jalonnant la route du Plateau aux Franches-Montagnes et distantes les unes des autres d'une journée de marche. Celles-ci étaient utilisées par les personnes nécessiteuses et notamment par les faneurs et les ouvriers agricoles qui pouvaient se reposer et se nourrir avant de poursuivre leur route. En continuant notre promenade, nous avons pu admirer encore quelques très anciennes maisons datant du 16^e siècle et comportant une tourelle au milieu de leur façade. M. Migy attira notre attention sur une maison qui, elle, possède une tour polygonale. C'est la maison dite de « Béchaux ».

Notre tour de ville aurait été incomplet si nous ne nous étions pas arrêtés devant quelques fontaines. Deux sont très anciennes; l'une d'elles, à la Grand Rue, porte la date de 1667, une autre à la Rue Basse 1677. Mais c'est sans doute la fontaine du mai devant la Collégiale qui a retenu le plus notre attention. Celle-ci date du 18^e siècle et est surmontée d'une statue représentant saint Ursanne. Cette fontaine est appelée «fontaine du mai», car, comme nous l'expliqua M. Migy, le mai était une tradition au 18^e siècle: on plantait un arbre, généralement un hêtre, comme symbole de liberté après la Révolution.

La Collégiale

La Collégiale est sans doute l'édifice qui frappe le plus en arrivant à Saint-Ursanne, tant par sa beauté que par son importance. Déjà au 11^e siècle, les bénédictins avaient leur église à l'emplacement de la Collégiale actuelle. M. Migy nous fit remarquer tout d'abord une petite inscription à l'extérieur sur une fenêtre en plein cintre de la crypte: OITO DE PORRENTRU ET HUGO. Ceux-ci avaient certainement fait don de la fenêtre lors de la construction de l'édifice. En entrant dans l'église, la première chose que M. Migy nous montra fut la crypte. Il nous expliqua que c'était la partie de l'édifice la plus ancienne avec le chœur. Les colonnes supportant les voûtes sont en calcaire, mais ce calcaire-ci ne vient pas, comme c'est le cas pour le reste du bâtiment, de la région de Saint-Ursanne. Il faut encore souligner que c'est dans cette crypte que reposait saint Ursanne avant d'être transporté au 14^e siècle sous le maître-autel. En remontant de la crypte, notre guide nous conduisit dans le cloître. De style roman à l'origine, le cloître a été reconstruit en style gothique au 14^e siècle. Celui-ci fut transformé en cimetière au 19^e siècle, mais la dernière restauration (1964) lui rendit son aspect primitif. Au nord du cloître se trouvait, comme nous le mentionna M. Migy, l'ancienne église paroissiale dont le chœur sert aujourd'hui de musée lapidaire. Au-dessus du linteau de la porte apparaît une magnifique croix pattée du 7^e siècle. C'est en faisant des sondages dans ce bâtiment qu'on retrouva les fondations de trois églises: une datant du 9^e siècle, une autre de 1050, enfin une troisième du 12^e siècle.

Du cloître, nous sommes entrés dans l'église afin d'admirer l'absyde polygonale et le chœur. L'absyde est très bien éclairée par 4 fenêtres dont certaines sont romanes. «Ceci n'est pas étonnant», nous dit M. Migy, «si on sait que l'édifice était roman à l'origine. Par contre, vous remarquerez que le chœur, la nef et les bas-côtés ont déjà des voûtes ogivales. Nous sommes donc avec Saint-Ursanne en pleine transition roman-gothique». Ainsi dans le collatéral nord, les voûtes et supports sont entièrement romans, mais les petites fenêtres romanes ont été remplacées entre 1361 et 1384 par de grandes baies gothiques. Le collatéral sud a, lui aussi, subi des transformations: aménagement de chapelles latérales au 14^e siècle cachant les petites fenêtres romanes et construction d'une chambre forte dans le bas-côté du chœur.

En retournant à l'extérieur de la Collégiale, M. Migy nous expliqua que la tour avait été reconstruite en style gothique dès 1442 après que le clocher se fut effondré en 1441. En contournant l'édifice, nous sommes arrivés devant le portail sud dont le tympan représente en son centre le Christ entouré de saint Paul et saint Pierre. Tous deux sont accompagnés d'anges. Au pied du Christ, un homme est agenouillé. Il s'agit sans doute de saint Ursanne implorant le Seigneur. Les supports du portail sont composés de six colonnes aux chapiteaux historiés dont l'un d'eux représente une scène du loup allant à l'école. Un moine essaie d'apprendre à lire à un loup, mais celui-ci préfère aller manger la brebis qu'il aperçoit. M. Migy nous dit encore que ce portail était autrefois peint et nous montra quelques touches de peinture subsistant ici et là.

La visite de Saint-Ursanne s'arrêta là pour certains participants. Un petit groupe cependant eut le courage de gravir les 180 marches d'escalier menant à la chapelle de l'ermitage, où aurait vécu saint Ursanne, et au petit oratoire dédié à sainte Odile.

Odile Christe

Le Musée jurassien, Delémont

Nous avons eu l'honneur le dimanche 27 mai après-midi, après les excursions, d'être reçus par Monsieur Jean-Louis Rais, conservateur, qui nous a présenté le Musée jurassien :

Ce musée a été fondé en 1920 et a été récemment agrandi et aménagé. Il occupe actuellement quatre bâtiments qui se touchent.

Ce musée ne veut pas simplement être une collection d'antiquaire ou une galerie d'art mais désire exprimer l'identité du peuple jurassien. Les conservateurs et directeurs souhaitent que les Jurassiens puissent y retrouver leurs sources et leurs racines et que les voisins et les amis du Jura y rencontrent aussi cette identité jurassienne.

Ce musée raconte l'histoire de l'ancien évêché de Bâle et du Jura. A travers les étages, on passera successivement par les périodes géologiques, la préhistoire, la civilisation romaine, la civilisation mérovingienne pour arriver à la salle des Princes-Evêques où l'on peut voir les portraits de ces Seigneurs de 1575 à 1793, ce qui rappelle que le Jura a été un Etat pendant l'ancien régime. Au deuxième étage, la période française qui a duré plus de vingt ans dans le Jura, pendant la Révolution et l'Empire, et enfin l'entrée dans le pays suisse et dans le canton de Berne.

Les traditions populaires sont présentes dans diverses pièces du musée : Tout d'abord dans la salle des Princes-Evêques où l'on peut voir des objets de dévotion populaire, puis aux étages supérieurs où se trouvent des costumes, des outils, instruments et autres objets de tous les jours et surtout la chambre jurassienne qui est une reconstitution du style d'une chambre du 18^e siècle.

Nous avons eu la chance de visiter une exposition temporaire qui était consacrée à deux composantes essentielles de l'identité jurassienne : La Bible

de Moutier-Grandval et la Crosse de saint Germain de Moutier-Grandval. La Bible de Moutier-Grandval est une bible carolingienne qui date du 9^e siècle et c'est avec elle que les Jurassiens ont appris à lire. Malheureusement elle se trouve au British Museum à Londres et n'est à Delémont qu'en image, en «représentation». Par contre nous avons admiré la Crosse de saint Germain qui date du 7^e siècle.

Eric Berthoud

Les autorités de Delémont, capitale du nouveau canton, nous ont reçus dans l'Hôtel de Ville où l'on a trinqué au salut du Jura; mais le départ des trains nous a obligés à prendre congé de la jolie cité et de ses représentants. Je crois que tous les participants ont quitté le Jura avec un trésor d'impressions et une vive reconnaissance envers nos hôtes qui nous avaient accompagnés pendant les deux journées, envers nos guides qui nous avaient montré tant de choses inconnues et envers notre présidente Mlle Geiser et Mme Hofstetter qui avaient si bien organisé l'assemblée que tout s'est déroulé sans le moindre achoppement.

Réd.

Echos d'ailleurs

Un cinquantenaire

En cette année 1979, le Comité du folklore champenois commémore le cinquantième anniversaire de sa fondation. C'est, en effet, en 1929 qu'André Varagnac et Henri Vendel, conservateur de la Bibliothèque municipale de Châlons-sur-Marne, constituaient cette association qui, tout au long d'un demi-siècle, hormis les sombres années de 1940 à 1946, a fait preuve d'une activité féconde et incessante dans l'histoire culturelle de la Champagne. Pour s'en convaincre, il n'est que de feuilleter le «Bulletin» édité par cette société, ainsi que les sept brochures de la collection «Travaux du Comité du folklore champenois»¹ au nombre desquelles l'on mentionnera «Le Carnaval», présentation par André Varagnac – qui en a fait un large emploi dans son livre «Civilisation traditionnelle et genre de vie» (Paris 1946), – «Du berceau à la tombe», présentation de Germaine Maillot, et «L'habitation rurale en Champagne». Innombrables sont les informations que les ethnologues d'aujourd'hui peuvent trouver dans ces diverses publications.

La célébration du cinquantenaire du Comité du folklore champenois a été l'occasion d'une cérémonie officielle à la Mairie de Châlons-sur-Marne, le 24 mars 1979, au cours de laquelle, notamment, un hommage de gratitude fut rendu à Germaine Maillot par le Maire de la ville et par M. Marcel Maillot, vice-président du Comité, pour tout ce qu'elle a fait depuis la fondation de la société qu'elle préside actuellement. En témoignage de reconnaissance, de sympathie et de profond respect, on lui remit solennellement le volume des «Mélanges d'ethnographie et d'histoire offerts à Germaine Maillot», ouvrage édité par M. Jean-Marie Arnoult, secrétaire du Comité et conservateur de la bibliothèque municipale de Châlons, sous le titre général d'«Histoire et traditions de Champagne».

Cette manifestation d'une haute qualité et empreinte néanmoins d'une cordialité chaleureuse fut aussi l'occasion pour le vice-président romand d'apporter à Germaine Maillot et au Comité du folklore champenois tout entier le salut amical de la Société suisse des traditions populaires.

J.T.

¹ Ces publications sont disponibles à l'Institut suisse de folklore, à Bâle.